

puissances européennes. Sans doute, en affranchissant les Slaves, la Russie comptait sur un bénéfice réel et durable ; ses sympathies pour les populations balkaniques, plus encore que de la parenté de race et de la similitude de religion étaient faites de son espérance de les voir devenir comme l'avant-garde de l'Empire des tsars sur la mer Égée ; mais il n'en reste pas moins vrai, à l'honneur de la politique russe, que, de la guerre de 1877, sont sortis la plupart des États, aujourd'hui si pleins de vie et d'avenir, qui occupent une grande partie du sol de la péninsule. La Russie qui, depuis Pierre le Grand, avait rendu aux chrétiens, submergés par l'invasion musulmane, l'espérance de la délivrance, leur apportait, cette fois, la réalité de la liberté ; elle est, avec la France, la seule puissance européenne qui ait efficacement versé son sang pour l'affranchissement des peuples <sup>1</sup>. L'existence d'États nouveaux dans la péninsule des Balkans, voilà, après la guerre de 1877 et le Congrès de Berlin, le premier des deux éléments qui vont modifier les conditions de la politique européenne vis-à-vis de l'Empire Ottoman. Voici maintenant le second.

Derrière le tapis vert du Congrès de Berlin dont la présidence lui est dévolue, se profile, puissante et dominatrice, sanglée dans un uniforme militaire, la silhouette redoutée du hobereau prussien qui, depuis vingt ans, conduit les affaires de l'Europe : le prince de Bismarck est entré dans le jeu oriental et, derrière lui, la force allemande, attirée par l'Angleterre, va maintenant peser d'un poids lourd sur les destins de l'Empire ottoman et des peuples balkaniques.

1. Voyez, sur ce point, un article écrit par M. Julian Klaczko, un Polonais, donc peu suspect de partialité envers la Russie, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> novembre 1878.